

# ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie  
et d'histoire des religions

---

TANYA LUHRMANN, *Le Feu de la présence. Aviver les expériences de l'invisible*, traduit de l'anglais par Sophie Renaut, Bruxelles, Vues de l'esprit, 2022, 303 pages, ISBN: 978-2-931146-03-3.

---

Ce livre part d'un vieux problème anthropologique. En effet, dresser l'état de la recherche en anthropologie sur la question de la croyance en des êtres invisibles revient à passer en revue bon nombre des grands noms de la discipline. Luhrmann elle-même figurait déjà parmi ceux-ci. Son premier ouvrage, *Persuasions of the Witch's Craft*, publié en 1989, qui interrogeait la pratique de la magie par des Londoniens ordinaires, avait profondément renouvelé la manière de formuler le problème sous-jacent de la rationalité en étudiant comment ces gens, étant passés par l'école et par l'université, en venaient à admettre la pertinence de la magie. *Le Feu de la présence*, initialement publié en anglais par Princeton University Press sous le titre *How God Becomes Real* également en 2022, reprend ce problème – l'« énigme » que représente la réalité pour certains individus d'êtres et de choses invisibles – tout en en élargissant le champ : non plus la seule magie de quelques groupes de Londoniens, mais la religion à travers notre monde contemporain.

Luhrmann se base sur un travail de terrain à la fois de longue durée et comparatif, effectué dans des églises évangéliques aux États-Unis, à Chennai en Inde et à Accra au Ghana, ainsi que dans des groupes de Santeria, de nouveau aux États-Unis, qui mêle observation participante, entretiens semi-directifs et questionnaires. La question qui dirige son enquête n'est bien sûr pas : est-ce que Dieu/les dieux/les esprits existent ? mais : comment Dieu, etc., sont-ils « reconnus et éprouvés » (p. 232) ? C'est là poser la question de la réalité de Dieu, des esprits. Une réalité que l'auteure protège de deux critiques : celle qui est typique des évolutionnistes, qui falsifiaient les croyances magiques et religieuses (Luhrmann, elle, ne prête pas à ses interlocutrices et interlocuteurs l'idée que leur présence est du même ordre que celle d'un objet matériel), et celle qui

consiste à n'y voir que des métaphores (il ne serait dès lors plus question de réalité).

La réponse est développée en sept hypothèses qui font chacune l'objet d'un chapitre. En premier lieu (chap. 1), le constat de la difficulté générale que l'on éprouve à croire en des dieux et des esprits conduit Luhrmann à proposer la notion de « cadre de la croyance », un « mode de pensée » qui se superpose – chez les croyantes et les croyants – à celui qui concerne les attentes de la vie ordinaire. C'est dans ce premier mode que l'attention se pose sur les dieux et esprits, sur leurs désirs et exigences. Entrer – et rester – dans ce mode relève d'un choix, comparable à celui d'entrer dans un jeu de rôle, et qui exige comme celui-ci un travail de l'imagination. Cela étant posé, les chapitres suivants vont traiter des moyens qui permettent de renforcer le cadre de la croyance et ainsi de rendre les dieux et esprits plus réels. Le premier de ces moyens (chap. 2) consiste à situer ces êtres dans un monde ouvert et riche en détails dans lequel ils vont pouvoir répondre : un « paracosme ». S'il y a là un parallèle évident avec la fiction – Luhrmann évoque notamment Tolkien et sa Terre du milieu pour rendre compte du concept –, ce qui singularise le paracosme est cette possibilité d'y interagir avec le dieu, l'esprit, etc., selon des règles définies (quand, comment, etc.).

Dans le troisième chapitre, Luhrmann développe l'idée que l'expérience d'une rencontre avec le dieu ou l'esprit dépend à la fois de prédispositions et du travail de l'individu. Certaines personnes ont ainsi une propension à l'« absorption », une notion qu'elle emprunte à la psychologie et qui désigne une « disposition à avoir des moments d'attention qui [...] engagent pleinement toutes les capacités d'attention » et qui « entraîne un sentiment de réalité accru de l'objet de l'attention » (pp. 97-98). Or, ces personnes sont statistiquement

plus susceptibles de faire état d'expériences spirituelles. Mais certaines pratiques, notamment la méditation et la visualisation qui sont courantes dans de nombreuses traditions, peuvent également favoriser les expériences spirituelles. Des expériences dont le plus petit dénominateur commun est le brouillage de la frontière qui sépare l'image dans l'esprit et l'objet dans le monde, conférant ainsi du réel aux dieux et autres esprits. Le quatrième chapitre se focalise par conséquent sur l'esprit (*mind*, et non *spirit*) et sur le rôle crucial des représentations que les croyants s'en font. La comparaison joue ici un rôle crucial puisque c'est elle qui permet de mettre en évidence une relation systématique entre représentations culturelles de l'esprit et manières de qualifier et donc de vivre des événements extraordinaires (voix, visions, etc.). Parce que l'on ne conçoit pas l'esprit de la même manière à Accra, à Chennai ou à San Francisco (où pourtant la théologie est essentiellement la même), Dieu n'y parle pas de la même façon. Ainsi, outre le talent et l'entraînement, des attentes culturelles jouent un rôle dans l'expérience de la présence de dieu.

Dans le cinquième chapitre, Luhrmann aborde la question de la preuve. Il n'est pas ici question d'épistémologie mais bien d'ethnographie: de ce qui – et comment – est constitué en preuve par celles et ceux qui font l'expérience de dieu et/ou d'esprits. Outre les dires de tiers, le terrain de Luhrmann montre que, derrière la foi, se cachent des événements phénoménologiques. La chair de poule, par exemple, peut être interprétée par un groupe comme une réponse à la présence d'un dieu. Dans ce cas, le croyant y sera davantage attentif et recherchera cette réaction, apprenant ainsi à faire l'expérience du dieu selon un processus (*kindling*) qui, « par de petits actes d'attention, façonne l'expérience ressentie des dieux et des esprits » (p. 147). Réside là une idée centrale dans les travaux de Luhrmann, qui était déjà présente dans ses *Persuasions of the Witch's Craft*: l'apprentissage – du corps, de l'attention, et pas seulement ni principalement de

propositions intellectuelles – est au cœur de la vie religieuse. Cette idée reçoit, au chapitre 6, une illustration sous la forme de la prière. Quels sont les effets de la prière? Comment sa pratique change-t-elle les personnes? Les réponses passent par sa compréhension dynamique de la prière en tant qu'« acte de pensée sur la pensée » (p. 179), en tant que travail sur la mémoire, sur l'imagination, sur le monde intérieur, un travail que Luhrmann rapproche des thérapies cognitivo-comportementales.

Le résultat de cet apprentissage est que la personne en vient à nouer une relation sociale avec un dieu ou un esprit qui a un effet profondément transformateur sur elle. À quoi ressemble cette relation, comment elle modifie la personne et ses expériences, ces questions sont au cœur du dernier chapitre. C'est également l'occasion pour Luhrmann d'esquisser les éléments d'une théorie de la religion qui prendrait la forme d'une « ethnographie de Dieu » (p. 229). Parmi ces éléments, on relèvera que celle-ci devrait se concentrer sur les sentiments et sur l'expérience plutôt que sur les croyances; deuxièmement, qu'elle devrait reconnaître à Dieu, aux dieux et aux esprits, une fonction d'agent; enfin, sa question centrale demeure la façon dont ces dieux, etc., deviennent réels pour certaines et certains d'entre nous.

Bien écrit, richement documenté, méthodologiquement sophistiqué et très érudit, *Le Feu de la présence* n'en est pas pour autant un livre facile à lire. Son orientation cognitiviste, sa mobilisation de concepts qui évoquent la phénoménologie religieuse – l'expérience notamment – ne manqueront pas de surprendre, voire de détonner, dans un contexte nourri de constructivisme, de poststructuralisme et d'analyse critique des discours. Il n'en reste pas moins que les phénomènes décrits dans ce livre, de même que ses partis pris théoriques, posent des questions fondamentales à nos disciplines ainsi qu'à nos pratiques savantes.

NICOLAS MEYLAN  
Université de Lausanne